

# Cannibalisme

Le rêve de cette nuit :

*Des guerriers Japonais mangent leur mère. Je vois ça avec plus de détails, même si je me focalise sur l'un d'eux qui me tourne le dos. L'opération se passe donc hors de ma vue, mais de temps en temps le gars rejette un grand os à côté de lui, genre un tibia ou un fémur. Puis ils discutent entre eux et l'un d'eux dit : tu sais, maman, les joues, c'est bon. Mais le reste, non ; franchement, si ce n'était le rituel je m'en serais passé.*

*Sans doute était-ce avant. J'erre dans les rues d'une très vieille ville piétonne et relativement déserte. C'est la nuit. Le terrain est très accidenté. Je gare la voiture dans la cour d'un immeuble privée. Je sais que c'est interdit mais là, au moins, il y a de la place : personne n'y est garé. Au centre de la cour, un arbre énorme dont les racines noueuses envahissent une partie de cet espace de façon tout à fait désordonnée.*

*Je gare les deux voitures qui sont devenues deux petites autos jouet dans un des nœuds de la racine. En entrant dans la cour, j'ai fait attention à ne pas attirer l'attention du gardien, car je vois une ou deux petites lucarnes allumées. Mais il a l'air occupé à regarder la télé ou autre chose et je peux passer en étant très discret. Je sors de la même façon en passant devant une lucarne allumée qui est au ras du sol. Je suis très discret.*

L'inconscient ne m'avait encore pas fait ce coup-là : manger ma mère. Paske, évidemment, les guerriers japonais sont des marionnettes de mon désir. Ils sont habillés d'armure moyenâgeuse à la mode japonaise. C'est pour faire diversion : c'est tellement pas moi que ça se passe à l'autre bout du monde et dans un temps très lointain. Mais ça reste moi, bien sûr.

Je venais de voir Tokyo Shaking : Karin Viard aux prises avec la catastrophe de Fukushima. Aucun rapport avec la choucroute. Ah, si ! il suffit que l'idée s'approche pour qu'une résistance la rejette. Dans ce film, elle est une mère et une professionnelle tiraillée entre les deux, sa carrière et ses enfants. Elle m'avait paru très sympathique dans sa façon d'être. Néanmoins elle émet la formule que toute mère a sorti un jour : « mes enfants sont tout pour moi ». Je le comprends bien et en même temps c'est ce « tout » qui m'énerve au plus haut point. Paradoxalement, elle laisse ses enfants s'envoler sans elle pour les mettre à l'abri à Hong Kong, car son patron lui demande de rester. Ses enfants ne sont donc pas « tout », et la formule m'énerve quand même : dans ce tout, il n'y a pas de trou, pas de place pour respirer. Impression de se faire aspirer, bouffer par cet intérêt exclusif. Et aussi l'inverse : si, en tant qu'enfant, ça m'effraie, en tant qu'adulte et amant potentiel, ça déclenche de la jalousie. D'où la rétorsion : c'est moi qui la bouffe.

Tous les parents ont joué avec leurs enfants à « je vais te manger ». Et de se précipiter toutes dents dehors vers l'enfant qui s'enfuit en hurlant de rire : il sait que c'est pour de semblant. Il sait aussi, inconsciemment, que c'est une façon de faire monter sur une scène de théâtre comique le drame qui se joue entre parents et enfants. Ainsi ce drame est-il joué et non acté réellement. Les protagonistes y gagnent à la fois une maîtrise de la chose (c'est nous qui décidons quand on joue et quand le jeu s'arrête). Beaucoup de contes traditionnels le mettent aussi en scène : le petit Poucet, par exemple, voué à se faire dévorer par l'ogre, qui n'est qu'une représentation « méchante » des parents, qui eux sont abandonniques ... mais ils ont de bonnes

raisons. Le petit chaperon rouge est bouffé par le loup déguisé en grand-mère, trouvée au lit, comme par hasard ; ce qui signifie que le loup n'est que la représentation du côté « méchant » de la grand-mère, voire une représentation de la mauvaise mère déguisée en bonne, celle qui attend l'enfant dans le lit pour une réalisation de l'inceste.

C'est horrible.

Non seulement le refoulement renvoie ça dans un pays et une époque lointaine, mais en plus, le guerrier japonais me tourne le dos. Je ne vois donc pas le détail du dépeçage, du découpage, et de la dévoration. Seul un os rejeté de côté me permet de deviner ce qui se passe.

Mais une interprétation supplémentaire se pointe. Ceci pourrait être la représentation d'un acte sexuel entre mes parents, que j'ai pu épier depuis mon petit lit de bébé situé au pied de leur grand lit. J'ai pu voir mon père de dos, et, ne comprenant pas ce qui se passait, je l'ai interprété comme une dévoration de ma mère. J'avais déjà repéré comment le désir sexuel pouvait se présenter à moi avec une impulsion à mordre et à dévorer la femme toute entière. Qu'on se rassure, dans la réalité, je me refrène, mais le japonais qui avait mangé sa fiancée, il y a un paquet d'années, n'avait pas réussi cet exploit limitateur. D'une manière générale, je crois que le baiser sur la bouche est la manière dont les humains ont civilisé cette pulsion.

Dans cet interprétation, l'os rejeté pourrait être le phallus, puisque l'observation de cet acte a pu m'offrir une première appréhension de la différence de sexes, interprétée comme castration.

Djamel Debbouze avait réalisé il y a quelques années (2015) un dessin animé intitulé : « Pourquoi j'ai pas mangé mon père » en démenti d'une œuvre littéraire parue quelques années auparavant : « Pourquoi j'ai mangé mon père », de Roy Lewis (1960). Dans ce roman, à la fin, les enfants mangent effectivement leur père. Visiblement, Djamel Debbouze s'est beaucoup inspiré de ce bouquin, mais il en a inversé l'acte fondamental. Il s'est représenté lui-même en singe évolué brisant la tradition en refusant de manger son père mort. Il en fait le début de civilisation. Il n'a pas tort : les anthropologues s'accordent à dire que la fin de l'anthropophagie signe le début de la culture. Ça se discute, car les aztèques et les mayas avaient bâti des civilisations reposant sur le sacrifice humain et l'anthropophagie. C'est au moins le « début » de la métaphore : comme dans le sacrifice d'Isaac, on remplace l'enfant par un animal, puis par l'hostie chez les chrétiens. Chez les grecs, on sacrifiait un bœuf, puis on le mangeait, le parfum de la cuisson étant censé nourrir les dieux. Dans les religions asiatiques, il est toujours de coutume d'apporter de la nourriture en offrande au dieu. J'avais été frappé en Thaïlande, au Népal, au Vietnam et à Bali, par ces coupelles que l'on trouve un peu partout et où on met à l'intention des ancêtres, un peu de riz, quelques fruits, voire une barre de céréales et une bouteille de Coca.

Aujourd'hui, au vu de mon rêve, il me vient d'interpréter ces pratiques comme une inversion de la menace de dévoration, en même temps qu'une prophylaxie : donner à manger au dieu (c'est-à-dire au créateur, c'est-à-dire aux parents), c'est apaiser sa faim afin qu'il ne nous mange pas. C'est peut-être aussi mettre en scène un acte sexuel régressif au niveau oral, comme dans ma deuxième interprétation (oui, la messe ce serait ça !)

A ce qu'il me semble Dali a aussi le même fantasme que moi :



Dans ce « Cannibalisme de l'automne », les amants se mangent l'un l'autre, assimilant repas et acte sexuel. À gauche, la main qui malaxe la chair n'est pas moins vorace que celles qui plantent couteau, fourchette et cuillère dans la viande de l'autre. Les têtes imbriquées l'une dans l'autre évoquent la rencontre des sexes, avec pour ultime paradoxe, le phallus, néanmoins soutenu pas une béquille, côté femme. Un sein de celle-ci prend une longueur démesurée, autre déni de la castration, pour aller se faire cueillir par le couteau, assomption de la castration. L'autre sein, déjà entamé par la cuillère, va se faire pétrir par la main de l'homme avant de, bonne pâte, se laisser couler dans une assiette. Autrement dit, tout rappelle l'identité du manger et du baiser.

L'automne du titre est sans doute justifié à la fois par la chute des feuilles (castration) et par la couleur jaunâtre de l'ensemble. La béquille est un leitmotiv dans toute l'œuvre du peintre catalan, soutenant sans cesse des masse molles, évocatrices d'impuissance. Tout comme cette forme préservative clouée au pilori avant d'entrer dans le tiroir vaginal.

En effet : si aimer l'autre, c'est comme aimer ce que l'on mange, il y a de quoi susciter la débandade. Tout le monde connaît cette histoire qui se raconte dès la cour de l'école : « maman, j'aime pas ma grand-mère ! – tais-toi et mange ! »

Comme toujours, l'existence de ces œuvres et de ces traditions amène un argument en faveur d'une survivance archaïque universelle, dans l'inconscient, du conflit parents-enfants, tournant autour de la question : manger ce qu'on aime, baiser ce qu'on aime, éviter la menace de se faire bouffer et de se faire baiser.

La suite de mon rêve confirme le contexte sexuel dans lequel cette dévoration se déroulait. Cette cour dans laquelle je sais qu'il est interdit de stationner, c'est le ventre de ma mère. C'est pourquoi il est prudent d'être discret afin de ne pas éveiller l'attention du gardien, mon père. La voiture est une métaphore du zizi, et sa réduction à un jouet est une indication de la date de ce fantasme : l'enfance. Pourquoi deux autos au lieu d'une que je conduisais auparavant ? sans doute pour évoquer les couilles. Mais je les dépose soigneusement au creux d'une racine, à entendre : au lieu de mes racines, non seulement ma mère, mais son utérus. L'énormité de l'arbre au centre de la cour vient signifier la différence de taille entre un enfant et un adulte. C'est aussi bien mon père, propriétaire légitime du lieu, que son phallus, gigantesque par rapport au mien dans mon esprit d'enfant. Je retrouve dans mon geste à la fois un acte sexuel, introduire mon zizi dans la cour interdite, et l'offrande innocente des croyants à n'importe quel dieu.

Je n'ai pas encore discuté l'étrange phrase : « *tu sais, maman, les joues, c'est bon. Mais le reste, non ; franchement, si ce n'était le rituel, je m'en serais passé.* »

Dans mon rêve, cela fait allusion au goût de ces morceaux. Cependant, le rêve resitue bien tout cela dans le cadre d'un rituel, embryon de religion archaïque. Ça me rappelle que j'ai pu rêver de cathédrales, que j'avais interprétée comme ma mère. C'est le seul lieu où je peux dire la messe. C'est là où mon inconscient personnel rejoint ce qu'il y a d'inconscient dans toutes les religions : l'adoration du créateur, ou de la créatrice, version céleste et abstractisée du père et de la mère. C'est bien pour ça que je ne veux pas de religion. Cette phrase du guerrier japonais, au fond, c'est ce que je me dis à moi-même : le joues c'est bon, car on peut y faire des bises chastes. Le reste non, baiser maman, c'est trop interdit, au point de susciter un dégoût, comme ça m'est arrivé devant les plats de viande quand j'étais petit.

mardi 2 novembre 2021